

CONCLUSION

Penser (après) la fin du monde...

S'il faut conclure (et sans doute le faut-il), je dirais que la révolution cosmologique de l'âge classique a moins modifié une certaine idée du monde qu'elle l'a rendue, sinon impossible, du moins problématique. L'idée de monde est en effet autre chose que l'idée d'une somme de réalités qui auraient chacune leur extension propre et leurs comportements spécifiques (inertiels par exemple). Elle est l'idée d'une totalité signifiante et habitable, d'une totalité ouverte qui libère pour la pensée la possibilité d'un excès, d'un débord, c'est-à-dire d'une compréhension. Et une telle compréhension suffit à attester le privilège d'une humanité qui n'est pas simplement une partie du monde, mais qui fait monde en l'habitant. Il faut assumer ici le paradoxe d'une partie « totale », de cette partie du monde capable de le recueillir comme un tout. Et si l'homme est bien capable de se représenter comme une partie (totale) du tout, c'est en cette représentation qu'il se comprend lui-même. Pour le dire autrement, l'humanité requiert un monde à se représenter comme tel pour se comprendre elle-même. Le monde est monde en tant qu'il (se) donne à penser.

Or, le propre de l'univers de la science classique, c'est qu'il a cessé de faire monde. Infiniment enclos sur sa propre spatialité à l'extension indéfinie, il n'est plus qu'un mécanisme régi par les lois de l'espace, c'est-à-dire de l'inertie, de la gravité, de la géométrie dynamique. Bref, un univers. Et cet univers qui s'est substitué au monde, s'il nous laisse beaucoup à connaître, ne nous laisse plus grand-chose à penser. Car penser, pour l'homme, c'est toujours se représenter ce qu'il en est de lui-même dans la dynamique d'une existence ouverte sur ce qui l'excède. Toute pensée véritable est en excès sur les choses. Et c'est cet excès sur les choses que l'univers de la science classique a rendu problématique.

Un parcours rapide au sein de certaines représentations du monde nous laisse donc entrevoir ceci : il nous est devenu difficile, peut-être même impossible, de nous représenter le monde. Et cette notion elle-même s'est ainsi fragmentée. Il n'y a plus LE monde, mais des mondes multiples, métaphoriques, dispersés ((monde animal, monde du football...)), comme autant d'éclats d'un monde disparu. En un certain sens, la fin du monde a donc déjà eu lieu et si nous avons gardé l'habitude de le nommer comme s'il existait encore, c'est peut-être le signe d'une habitude inertielle, d'une habitude à faire comme si... Comme si nous savions encore ce qu'est un monde et, partant, ce qu'est une humanité, ou ce qu'est le travail ouvert et généreux de la pensée.

La fin du monde, cela pourrait être aussi la fin de l'homme, c'est-à-dire la fin d'une capacité proprement humaine à se considérer comme *pars totalis*, comme partie totale en laquelle le monde peut se recueillir ou se comprendre. Dépourvu de monde (mais inséré dans des réseaux et des systèmes), l'homme n'est plus ce vivant qui interroge son statut mais cette pièce qui revendique sa place. Et revendiquer sa place, c'est toujours revendiquer *plus que* sa place. Toute la place possible. Sans limite, puisque la fin du monde est, littéralement, la négation de toute limitation.

Il nous reste alors à achever un parcours trop vite esquissé.

Nous avons identifié 3 figures historiques du TOUT (au moins en occident) qui déterminaient trois façons pour l'homme de se comprendre à partir de cette antique injonction : connais-toi toi-même.

Rappelons-nous que pour un grec, cela voulait dire « apprends à rester à ta place » (ce qui suppose que tu sois capable de la reconnaître dans un monde sensé). Pour un homme du moyen-âge, cela voulait dire « reconnais tout à la fois ton statut de créature et la grandeur qui est la tienne ». Pour un moderne, cela voulait dire « découvre en ta raison une puissance de dévoiler les lois du monde qui pourrait t'en rendre comme maître et possesseur. Mais un tel monde, déjà, se réduisait à un univers aux ressources disponibles pour une intelligence technicienne.

Mais qu'en est-il aujourd'hui. « Connais-toi toi-même », cela veut-il encore dire quelque chose pour nous, pour nos contemporains ? Oui, sans doute. Dans un univers qui récuse toute limitation, l'homme ne saurait consentir à la moindre limite. Un univers indéfiniment recomposable parce que réduit à de l'information rend possible, au moins à titre de fantôme, une réorganisation permanente de l'humain qui pourrait prétendre devenir tout ce qu'il veut dans un monde devenu *l-monde* (un monde d'I-phones, de réseaux « sociaux », d'I-commerce...) un monde virtuel de la circulation indéfinie de flux d'informations indéfiniment ré-organisables parce que dépourvus de sens. Comprendre, c'est toujours saisir du sens, mais une information n'a pas de sens. Elle peut-être décodée mais ne saurait être comprise (décoder la structure de l'ADN n'est pas la comprendre, décoder des structures comportementales de la souris pour les réorganiser numériquement n'est pas comprendre la souris...).

Dans cet l-monde qui récuse a priori toute limite au profit d'une logique des flux, que peut donc encore vouloir dire « connais-toi toi-même » ? Rien d'autre que ceci : refuse toute limite, dépasse-toi indéfiniment, ne sois rien de limité c'est-à-dire sois tout ce que tu veux être. Cette injonction téméraire et sans doute un peu folle ne se donne guère en français. Elle préfère pour se dire la langue d'un anglais non plus mondialisé, mais simplement globalisé : *Just do it...*